


TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA



L'HEUREUX LINDOR,

OU

LES AMOURS

DE MADEMOISELLE

DE MEILZUNS.

Par M. B.... D. P....



A AMSTERDAM.

M. D. CC. LXXI.



LES AMOURS DE MADEMOISELLE DE MEILZUNS.

» QUE ce féjour me déplaît !..
» Ces champs, ces prairies dans
» leur éternelle uniformité tou-
» jours parlant aux yeux le même
» langage, toujours ne difant rien
» au cœur ! Ces travaux fi mono-
» tones, fi peu ingénieux, que
» tout cela eft trifte !

» Ils disent que la Campagne
» est l'asyle de la paix ! que n'a-
» joutent-ils aussi que cette paix
» n'est qu'un ennui assomant ?
» c'est la mort de l'ame. Peut-
» être, si j'avois l'imagination
» plus exaltée, prêterois-je aux
» objets qui m'environnent une
» vie qu'ils n'ont assurément
» point ? Je pourrois dans mon
» délire... mais je n'ai pas le bon-
„ heur d'être fou à ce point-là.
„ Tout est mort autour de moi...
„ En vérité, cela est prodigieu-
„ sement ennuyeux !

C'étoit-là ce que disoit le Marquis de S... qu'un ordre de son pere avoit confiné depuis plusieurs mois dans un vieux Château situé

au pied des Alpes. Lindor, compagnon de ſa ſolitude, & s'en ennuyant autant que lui, avoit répété en bâillant, tu as bien raiſon ; en vérité, tout ceci eſt prodigieuſement ennuyeux ; & d'après cette belle déciſion, ils avoient fermé la *Maiſon Ruſtique*, les *Principes d'Agriculture*, & ne s'occupoient plus que des moyens qui pouvoient hâter l'inſtant de leur retour à Paris.

Le Marquis très-jeune encore avoit cependant épuiſé toutes les eſpeces de jouiſſances : c'étoit un de ces hommes qui dans le court eſpace de quelques années, arrivent à cet état de ſatiété qui d'or-

dinaire eſt un des poiſons de la vieilleſſe, & ne ſe fait ſentir qu'avec elle. Cette langueur prématurée avoit flétri ſon ame, les plaiſirs avoient détruit ſon reſſort; tout l'importunoit.

C'étoit pour l'arracher à ce tourment de l'ennui que ſon pere l'avoit éloigné de la Capitale; Lindor l'accompagnoit dans ſon exil. Avec une figure douce, ingénue, une imagination vive, un cœur ſenſible, Lindor valoit beaucoup mieux que le Marquis, & ne s'en doutoit pas. Celui-ci toujours haut, toujours tranchant parce qu'il mépriſoit tout, avoit ſubjugué l'eſprit trop facile de ſon ami. Il

étoit pour lui le premier des hommes.

A leur départ de Paris, le pere du Marquis leur avoit beaucoup recommandé de voir ſouvent le Comte de Meilzuns, un de ſes anciens amis, qui habitoit une terre voiſine de la ſienne, & ils n'en avoient rien fait. Dans un de ces inſtans de déſœuvrement qui leur étoient ſi ordinaires, le Marquis s'en reſſouvint : il demanda ce que c'étoit que ce *perſonnage* ; on lui dit que c'étoit un homme ſimple, cultivant en paix ſon héritage, faiſant beaucoup de bien, ne s'en vantant point du tout, & menant une vie ſaine & heureuſe.

Le Marquis toujours ennyvré de ſes chimeres, toujours plein de mépris pour tout ce qui n'étoit pas d'une opulence faſtueuſe, fut peu curieux de le connoître: allons cependant, dit-il à Lindor, trouver cet homme qui s'aviſe d'être heureux dans une fortune ſi peu brillante. Vous verrez, ajouta-t-il avec un ſourire dédaigneux, que c'eſt quelqu'un de ces ſauvages qui ſe croyent au-deſſus de tout parce qu'ils n'ont rien, & dont le grand ſecret, pour paroître s'amuſer beaucoup, eſt de cacher ſoigneuſement leur ennui. Ses ridicules pourront nous égayer quelques inſtans.

Ils partent, & après quelques heures, arrivent à la terre du Comte. Quand on va dans les palais des Grands, ou de ceux qui sans l'être sont les singes des Grands, de longues avenues, de vastes enceintes, annoncent qu'on approche de l'habitation du Maître. Ils disent que cet appareil a un air de grandeur, cela peut être; mais cette grandeur est repoussante, elle humilie, & de-là naît toujours l'ennui qu'on ne manque jamais d'éprouver dans ces palais si magnifiques. C'étoit par des champs qui, à mesure qu'ils avançoient, leur paroissoient travaillés avec plus de soins; par des canaux dirigés avec intelligen-

ce, des plantations régulieres & utiles ; la gaieté répandue sur le visage des Cultivateurs ; & sur-tout par le tableau plein de vie que formoient tous ces objets réunis, qu'on reconnoissoit le domicile de M. de Meilzuns.

L'accueil qu'il leur fit fut plein de bienveillance, mais sans empressement ; il ne se hâta point de leur montrer son domaine, leur fit grace de ses plantations, de ses projets ; il ne nomma point sa maison un *hermitage* ; en un mot, il n'eut point ce babil fade & minutieux qu'inspire aux petites ames le démon de la propriété.

Ce début, quoiqu'un peu froid,

ne déplut point au Marquis; il loua la beauté de ſon habitation. On auroit pu faire beaucoup mieux, répondit M. de Meilzuns, mais ce mieux ne feroit que du ſuperflu, & je l'évite. J'éprouve ici, continua le Marquis, ce que j'ai toujours éprouvé dans les lieux élevés: à meſure que la hauteur de l'athmoſphere diminue, le corps qui en eſt moins chargé acquiert plus de légereté, l'ame en eſt moins appéſantie; & j'en ſerois moins étonné que ſur ces montagnes riantes vous euſſiez, comme on nous l'a dit, trouvé le bonheur. Le bonheur, reprit M. de Meilzuns! non, je vous jure; je ne ſuis pas, graces

au Ciel, aſſez ſot pour croire l'avoir trouvé, ni aſſez fou pour m'amuſer à le chercher. Le Marquis regarda alors Lindor en ſouriant, & ſembloit lui dire *ah! je m'en doutois bien.* J'eſſaye, continua M. de Meilzuns, à me rendre la vie ſupportable, & j'ai réuſſi. — C'eſt déja quelque choſe; — c'eſt beaucoup. — Vous m'avouerez cependant qu'il y a bien loin de-là au bonheur. — Je ne ſçais s'il y a fort loin; c'eſt un eſpace que je n'ai pas meſuré, & ſans doute nul mortel ne le meſurera. Nous avons un terme, où eſt l'autre? Je vous dirai même que je n'entre pas volontiers dans toutes ces diſcuſſions ſi futi-

les, quoique ſi rebattues; *qu'eſt-ce que le bonheur? Où eſt-il? Comment peut-on y arriver?* Il eſt bien évident que la ſolution de ces problêmes dépend de la façon d'être, de ſentir de chaque individu; chacun la donnera donc différente, & n'ayant rien de déterminé, elle ne ſera d'aucun uſage. Mais encore une fois, j'avoue que je ne conçois rien à toutes ces idées métaphyſiques, & je ne me ſoucie point du tout de les concevoir.

La converſation dura long-tems; S..... défendant ſon opinion avec le ton tranchant des préjugés: M. de Meilhans ayant pour lui une expérience de quarante ans & l'af-

ſurance qu'elle inſpire. Cet homme, dit le Marquis quand ils furent ſeuls, me plairoit aſſez; il eſt franc, mais ſon ton eſt ſec, on pourroit même dire chagrin. Lindor aſſura auſſi qu'il avoit le ton chagrin, & à ſon ordinaire, fut en tout de l'avis du Marquis. Celui-ci oublia bien vîte M. de Meilzums ; mais Lindor qui l'avoit trouvé fort à ſon gré, quoiqu'il n'eut oſé l'avouer, lui en rappelloit ſouvent le ſouvenir, & après quelques jours, l'engagea à y retourner.

Il étoit abſent : ils furent reçus par une jeune perſonne qu'à ſes traits, ſon ton aiſé, & ſur-tout la pureté de ſon langage, ils recon-

nurent pour Mademoiſelle de Meilzuns. Leur entretien fut vague & languiſſant, le Marquis y mettant peu d'intérêt, Mademoiſelle de Meilzuns n'y en mettant point; s'occupant, ou du moins paroiſſant s'occuper uniquement de ſa broderie, & Lindor étant tombé dans une rêverie profonde.

Pendant que le Marquis parlant ſans rien dire, ſe fatiguoit vainement pour paroître dire quelque choſe, Lindor, les yeux conſtamment fixés ſur elle, l'examinoit en ſilence; il voyoit avec étonnement que cette figure qui d'abord l'avoit peu frappé, s'embelliſſoit à meſure qu'il la regardoit avec plus d'atten-

tion. Quoique dans ſon printems, Hortence n'avoit point en effet cet aſpect ſaillant que donne à un joli viſage l'étourderie de la jeuneſſe : ſes traits étoient délicats ; une langueur voluptueuſe paroiſſoit dans ſes yeux, & dans tous ſes mouvemens cette molle indifférence qui ſemble repouſſer, mais qui appelle ſi puiſſamment l'amour. Cette eſpece de beauté en impoſe moins ; on ne voit pas d'abord tout ce qu'elle a de ſéduiſant ; il faut le chercher ; mais on ne le trouve jamais ſans émotion. Ses réponſes n'annonçoient pas préciſément beaucoup d'eſprit ; elles étoient aſſez ſimples pour venir de quel-

qu'un qui en eût très-peu; mais la femme la plus ingénieuse auroit pu n'en pas faire d'autres.

Lindor enflâmé par ce qu'il voyoit, se peignit bien vîte ce qu'il ne voyoit pas. Elevée par un Philosophe, il étoit impossible qu'Hortence n'eût des mœurs, & aussi-tôt il lui donna les mœurs les plus pures. Un corps si beau devoit être habité par une belle ame, & Hortence eût cette ame là. Quel trésor si l'amour animoit ces yeux si tendres, si éloquens! Sa froideur prouveroit qu'elle le dédaigne; mais cette froideur ne vient-elle pas des propos assomans du Marquis?.... Elle en vient assurément.... Ah! je

n'en doute pas, s'écria-t'il en sortant de sa rêverie & se levant avec transport, Mademoiselle de Meilzuns a le cœur sensible; cela ne peut être autrement.

Cette brusque sotise rendit le Marquis muet; il le regarda avec cet étonnement mêlé de pitié qu'on a pour un ami qui délire. Hortence qui l'avoit à peine remarqué, souleva un peu sa tête, le fixa un instant, baissa les yeux & rougit. Lindor étoit dans un embarras stupide, il faisoit de vains efforts pour se remettre, lorsque le Comte entra: il les vit avec plaisir; mais dans son accueil il ne put s'empecher de marquer quelque préféren-

ce pour Lindor ; ſa façon de penſer lui avoit paru, dans leur premier entretien, plus analogue à la ſienne. Le faſte du Marquis, & plus encore l'importance qu'il attachoit à ce faſte, avoient un peu indiſpoſé cet homme ſimple & ſans prétention. Il les retint à dîner.

Pendant le repas hortence porta ſouvent ſes yeux ſur Lindor ; il lui parut très-joli. Je n'y conçois rien, diſoit-elle ; comment avec une figure ſi douce, un maintien ſi modeſte, eſt-il poſſible qu'on ſoit ſi étourdi ? Qu'ils ſont trompeurs !... C'eſt dommage ; il pourroit être très-aimable. Ces réflexions ne ſe faiſoient pas ſans trouble ; l'excla-

mation de Lindor l'avoit émue; mais ce qui sur-tout ajoutoit à cette émotion, c'étoit un discours que son pere lui avoit tenu quelques mois auparavant.

Ma fille, lui avoit-il dit, ton bonheur a toujours été le but de toutes mes démarches; tu le sais; ouvres donc ton cœur à ton ami. Parmi les jeunes gens que tu vois, en est-il quelqu'un qui t'intéresse? examines, prends tout le tems que tu voudras; s'il en est un, parles, & je l'obtiendrai pour toi. Hortence ayant répondu que son cœur étoit très-libre; eh bien, avoit-il ajouté, je demande ta main pour un homme digne de te rendre heu-

reuſe, à ce qu'on m'aſſure, car je ne le connois point du tout. Cela te ſurprend ſans doute; je t'avoue auſſi que je n'aime point ces unions faites ainſi comme au haſard; mais je dois tout à celui qui me l'a propoſée, & il me ſeroit affreux de le refuſer. Songes à la parole que tu me donnes, lui avoit-il dit après avoir reçu ſa promeſſe; tu peux dans tous les tems y manquer ſans doute, jamais je ne te contraindrai; mais tu m'affligerois ſenſiblement. Que ceci ſoit un ſecret entre nous deux.

Pleine de ces paroles, Hortence ne voyoit dans la maiſon de ſon pere aucun étranger ſans la plus

grande inquiétude : ce n'eſt pas qu'elle eût ces déſirs impétueux que donne aux filles de ſon âge l'eſclavage mal-adroit où on les tient ; mais enfin la deſtinée de ſa vie entiere alloit dépendre de cet homme qu'elle attendoit , de l'impreſſion qu'ils feroient l'un ſur l'autre. Tous ceux qu'elle avoit vus juſqu'à ce jour avoient fait naître ſes craintes, aucun ſes déſirs. Peut-être ſouhaitoit-elle déja que Lindor fût cet inconnu ; mais n'oſant trop ſe livrer à cette idée, ſon amour qui n'étoit pas né encore, elle ſe voyoit forcée de le combattre.

Le repas dura long-tems ; quel-

ques verres d'un vin léger & saillant l'égayerent, quelques autres le rendirent très-philosophique ; on rechercha par quel méchanisme inconcevable cette liqueur maîtrisoit l'ame ; comment elle ébranloit ce fluide inconnu, mais dont on ne doute plus, à qui nous devons nos sensations ; pourquoi cette fureur qui pousse tous les peuples de la terre, sauvages, civilisés, de l'équateur à l'un & l'autre pôle vers les boissons fermentées & assoupissantes. Le Marquis prétendoit qu'il n'y avoit pas un seul homme à qui son existence ne pesât, qui ne cherchât à en anéantir le sentiment ; que l'ennui étoit un

poiſon préparé par les mains de la nature, & par-là même inévitable ; qu'il ne reſtoit pour s'y ſouſtraire d'autre moyen que d'émouſſer notre ſenſibilité. C'eſt, diſoit-il, ce qu'operent les liqueurs enivrantes, & de-là cet attrait qu'elles ont pour tous les hommes.

M. de Meilzuns ſoutenoit au contraire que l'ennui n'entroit point du tout dans les arrangemens de la nature. C'eſt pour l'éviter, diſoit-il, qu'elle nous a donné ces beſoins toujours renaiſſans, très-difficiles à ſatisfaire pour le ſauvage qui cherche au loin ſa nourriture, l'objet de ſes amours, & dont la vie entiere eſt par-là

aſſez occupée. Ce n'eſt que depuis que des hommes ſe repoſent ſur d'autres hommes du ſoin de pourvoir à tous leurs beſoins, qu'il leur reſte une activité ſuperflue; de-là cette inquiétude qu'il faut contenter ou aſſoupir; mais elle eſt aſſurément notre ouvrage; & je ſuis dès-longtems perſuadé que l'homme qui s'ennuye a toujours tort.

Leur découvrant enſuite les moyens qu'il avoit pris pour ſe préſerver de ce poiſon de l'ame, il les inſtruiſit de ſes occupations préſentes, des traverſes de ſa jeuneſſe. J'ai toujours aimé, diſoit-il, cette vie paiſible; des circonſtances impérieuſes m'en ont éloigné

long-têms. Mon pere étoit l'homme le plus faſtueux; il me plaça dans le Militaire, & m'y ſoutint avec un éclat bien ſupérieur à ſa fortune : à ſa mort, me laiſſant un nom très-connu & des dettes immenſes, preſſé par des créanciers impatiens, je me vis cent fois au moment d'être dépouillé de tout. Mes parens firent ſur ſa conduite les réflexions les plus ſenſées, mais ne me ſecoururent point. Un de mes amis apprenant ma ſituation, m'offrit une partie de ſa fortune; je l'acceptai, & ce n'eſt que depuis peu que par une économie rigide & des efforts continuels, je ſuis parvenu à m'acquiter envers lui.

Dès que mon pere fut mort, je me retirai ici & abandonnai le service. J'ai cru que dans ces tems paisibles, ou du moins d'une guerre éloignée, il m'étoit permis d'être à mon choix utile à mon pays. Je vis en arrivant dans cette contrée la population, l'industrie expirantes; j'ai réussi à les ranimer : ces canaux, ces plantations, ces hameaux nombreux que vous y voyez n'existoient pas avant que j'y eusse fixé mon séjour : l'œil ne découvroit sur ces côteaux aujourd'hui si rians que la bruyere stérile, des rocs qui perçoient à travers, & quelques cabanes en ruine, retraites du désespoir. Si, conti-

nuoit-il, l'exemple d'un homme de mon âge pouvoit faire autorité pour vous; si j'osois vous le proposer, je vous dirois : imitez-moi; que mon expérience ne soit pas perdue pour vous; commencez par où je finis. Voyez dans les villes l'espece humaine entassée, & de-là ce choc éternel de tant de petites passions, mais qui enfantent de grands crimes; voyez-y sur-tout & méprisez ce luxe qui déploye tant de hauteur, & se soutient, par des moyens si bas, ses maximes frivoles, impertinentes, & songez qu'elles n'entrerent jamais que dans de très-petites têtes.

Ainsi parloit M. de Meilzuns. Lindor l'écoutoit avec le plus grand intérêt ; il voyoit déja en lui le pere d'Hortence, & cela ajoutoit encore à cet intérêt. Le Marquis crut dans ces dernieres paroles entrevoir des avis & une satyre de ce faste auquel il tenoit tant ; il en fut un peu piqué.

N'admirez-vous pas, dit-il à Lindor quand ils furent seuls, cet homme & le roman qu'il vient de nous raconter, & sur-tout son ton pédant ? Ces petits misantropes sont excellens; pour quelques coups de feu qu'il a reçu, & cela c'est le mérite du poste où on les a placés ; car vous imaginez bien que ce n'est

pas par choix qu'ils s'exposent ainsi : pour quelques champs qu'il a vu défricher, il se croit un personnage...... Et sa fille? Ah! ne m'en parlez pas..... Elle est assez jolie; mais sans usage du monde, sans cette aisance, ces graces que lui seul sçait donner : à l'égard de l'esprit, il n'a pas daigné se montrer; la raison, je crois, en est simple..... Je suis persuadé qu'il pense avoir là un trésor; il l'aura assommée de ces grands mots d'*honneur*, de *devoir*.... A travers son air, qui voudroit être décent & qui n'est que gêné, j'ai remarqué des coups d'œil, des sourires!.... Il seroit plaisant qu'on vint à bout

de ce prodige ſans pareil : on pourroit même pouſſer la choſe.... Le trait ſeroit un peu vif. Ah ! il le mériteroit bien avec ſon ton orgueilleux & réformateur. Ne vous mettez pas en peine, ajouta-t'il après un inſtant de réflexion ; je m'en charge.

Ce projet bizarre, mais qui par cela ſeul alloit devenir une affaire ſérieuſe pour une tête telle que celle du Marquis, fit frémir Lindor. Hortence étoit ſi jeune ! Auroit-elle déja cette vertu courageuſe ?.... Et quand elle l'auroit, le Marquis étoit à ſes yeux un de ces hommes à qui on ne réſiſte point : il la voyoit déja ſubjuguée,

enorgueillie de ſa défaite, l'accablant de toute ſa froideur, étalant aux yeux du Marquis dédaigneux ces beautés que ſon amour timide oſoit à peine ſoupçonner à travers le voile qui les couvroit. Quel déſeſpoir pour un homme auſſi paſſionné que l'étoit déja Lindor !

On ſera étonné qu'Hortence eut fait ſur lui en ſi peu de tems une impreſſion auſſi profonde. Cela eſt bien rapide, diront ces eſprits froidement méthodiques qui ignorent & qui doivent ignorer que le véritable amour ne s'annonce jamais autrement. Il n'eſt qu'illuſion, nous répete-t'on ſans ceſſe, cela eſt très-vrai. Comment donc croire

qu'ayant vu d'abord une femme ſans aucun trouble, l'ayant vue conſéquemment telle qu'elle eſt, on la verra enſuite à travers les preſtiges de l'amour, c'eſt-à-dire telle qu'elle n'eſt pas? Ces amours qui commencent par l'amitié, que le tems fait éclore, ne ſont qu'un deſir vague que l'habitude a fixés ſur un même objet; ou plutôt ces prétendues amitiés n'étoient autre choſe que de l'amour.

Le Marquis, plein de ſon projet du jour précédent, n'avoit ſongé pendant la nuit qu'à jouir de ſon triomphe; c'étoit une choſe qui ne pouvoit lui manquer, il n'en doutoit point du tout. Après quel-

ques heures d'une toilette ſavante, il part, & paroît devant Hortence couvert d'habits ſomptueux, & annoncé par le plus grand fracas. Etant ſeule, cette viſite, l'heure qu'il avoit choiſie, la ſurprirent: elle fut d'abord embarraſſée; cet embarras ne pouvoit être que de l'amour, le Marquis le décida bien vite; elle ſe remit cependant aiſément. Après s'être promené un inſtant pour déployer toute l'élégance de ſa taille, il s'aſſit près d'elle, prit la poſture la plus avantageuſe, étala une très-belle jambe, la lorgna avec des yeux qui ſembloient dire *en vérité vous êtes heureuſe, cette démarche eſt nouvelle pour moi;*

je n'en ai jamais tant fait ; & finit enfin par la fixer avec ce ſilence affecté qui joue le plus grand étonnement.

Hortence ne ſavoit trop à qui en vouloit ce début ſi ſingulier, lorſqu'il s'écria : avec ces graces, quel meurtre !.... Vous devez périr d'ennui dans cette ſolitude. Je ne ſais ce que c'eſt que l'ennui, lui répondit aſſez froidement Mademoiſelle de Meilzuns. Parée d'une figure noble, intéreſſante, continua-t-il, embellie de toute la fraîcheur de la jeuneſſe ; quel rôle éclatant vous joueriez dans cette Ville heureuſe où la beauté commande en ſouveraine ! Pourquoi laiſſer

triſtement ſe flétrir? .... Je ſuis, je vous aſſure, interrompit-elle avec nonchalance, aſſez peu curieuſe d'y paroître; mon pere m'a pluſieurs fois répété que c'étoit un ſéjour ſouvent triſte & toujours dangereux pour une fille de mon âge. — Ah, votre pere! .... il eſt aſſurément reſpectable...... Mais n'a-t'il pas ſes préventions? nous en avons tous; ne ſe trompe-t'il pas? — J'ignore s'il ſe trompe, mais je ſais très-bien qu'il ne m'a jamais trompée: il m'a promis la ſérénité de l'ame, une vie paiſible & heureuſe, ſi je ſuivois ſes leçons; je les ai ſuivies, & je vois la vérité de tout ce qu'il m'a annoncé. Vous me

parlez d'empire, de ſouveraines, ces mots-là ſont nouveaux pour moi ; j'avoue que je ne les entends pas : & ſur qui regnent donc ces femmes ſi fortunées ? Sur les cœurs, belle Hortence, lui dit le Marquis en s'approchant & adouciſſant ſa voix. Ah! s'écria-t'elle, leur empire n'eſt peut-être pas auſſi étendu que le mien, & ſi vous voyiez combien les habitans de tous les hameaux voiſins..... Ce que vous inſpirez, interrompit le Marquis en ſouriant de ſa ſimplicité, eſt de la vénération, de la reconnoiſſance, mais elles c'eſt de l'amour, & ce ſentiment eſt bien plus doux. Qu'il eſt flatteur d'avoir autour

de ſoi une foule d'êtres dont le bonheur eſt attaché à un coup d'œil, qui tremblent au moindre de vos caprices, & cependant les adorent ; cet empire eſt unique ſur la terre : celui des Rois ne lui reſſemble pas ; perſonne ne le mérite mieux que vous. Qu'il ſeroit difficile de vous réſiſter ! je le ſens par moi-même : il y a long-tems que je boude contre l'amour ; ce n'eſt pas qu'il ne m'ait été aſſez favorable, mais je hais ſes caprices, ſes tracaſſeries ; j'y avois renoncé : cependant en vous voyant, mes ſermens ont été oubliés, & ſans votre pere dont je redoute l'inflexibilité, il y a long-tems que vous

m'auriez

m'auriez vu à vos pieds; j'y aurois mis toute ma fortnne. Là-deſſus il lui fit adroitement & avec faſte le tableau de ſes richeſſes, & de ſes eſpérances.

Hortence peu émue de tous ces beaux ſentimens, mais un peu piquée de l'aſpect ſous lequel il les préſentoit, ſe contenta cependant de lui dire le plus froidement qu'elle put que toutes ces eſpérances qui le ſéduiſoient prouvoient toujours qu'on n'étoit pas heureux; que ces richeſſes dont il ſe montroit ſi vain étoient une arme bien inutile, ſi on ne s'en ſervoit point, & dangereuſe à celui qui s'en ſert le mieux; & elle parut le

plaindre de l'avoir dans ses mains. Le Marquis fit entendre qu'il étoit né pour faire le bonheur d'une femme qui s'attacheroit à lui, & on répondit qu'on avoit déja le bonheur. Enfin irrité de cette froideur, & ses sens s'éveillant; car, quoi qu'il en eut dit, Hortence dans son négligé, avec la fraîcheur que donnent la santé, un sommeil paisible, lui paroissoit alors très-intéressante; il osa laisser entrevoir ses desirs & les moyens qu'il avoit arrangé pour les satisfaire. Alors Mademoiselle de Meilzuns lui dit avec ce mépris, ce ton supérieur qu'on a pour un homme qui vient de montrer toute la bassesse de son

ame, que ses projets étoient insultans, & le quitta avec le plus grand dédain. Que de petits préjugés, quelle *tête bourgeoise !* s'écria le Marquis en sortant. Quel homme vil, quelle basse fatuité! dit Hortence. Ah Dieux! si c'étoit-là le personnage qu'on me destine!

Cependant Lindor, malgré les plaisanteries qui alloient l'assaillir, s'étoit enfin déterminé, pour détourner le Marquis de son projet, à lui avouer ses sentimens. Après la nuit la plus agitée, il se présente à son appartement; on lui apprend qu'il est sorti très à bonne heure, & paré avec soin. Ces mots jetterent la consternation dans son ame.

Que ne lui ai-je parlé plutôt! sans doute..... Maintenant, s'écrioit-il, il est aux pieds de Mademoiselle de Meilzuns; elle lui jure qu'elle l'aime..... Dans son émotion inconséquente, il la trouvoit ingrate, parjure : cent fois tenté de voler chez elle, s'arrêtant cent fois, il ne savoit à quoi se déterminer, lorsqu'il entend une voiture s'arrêter à sa porte.

C'étoit S.... Je l'avois bien jugé, dit-il froidement en s'asseyant. C'en est donc fait, s'écria le désespéré Lindor; sans doute tu as trouvé....? — Cent fois plus que je n'avois imaginé; c'est une de ces choses que tu ne saurois croire;

qu'il faut voir. – Ah! je ne veux rien voir, je crois tout; & ſes yeux..... – Ses yeux tant que tu voudras, mais ils ne diſent rien; cette phyſionomie eſt morte; pour d'ame!.... point; mais en revanche des mots, du jargon, & des mœurs, & de la vertu, & un peré qu'on reſpecte, & des cœurs qu'on a gagnés; encore un coup, il falloit l'entendre. – Quoi! tu n'as donc pas réuſſi? – Ah! j'en ſerois bien fâché; il faudroit y périr de langueur. Si tu as dix ans à ſoupirer c'eſt préciſément ce qu'il te faut: vas-y; fais humblement ta cour; parle mœurs, vertu; ſoupire, bâille, ennuye-toi; & ſur-tout, ce

point-ci eſt important, ennuye-la, & à coup ſûr tu réuſſiras.

Le Marquis parla long-tems ſur ce ton ; une ſatyre amere couloit de ſes levres : ce n'eſt pas qu'il fut amoureux. Comment les graces naïves de Mademoiſelle de Meilzuns auroient-elles touché un cœur auſſi blaſé que le ſien ? Un voyageur qui a marché long-tems à la lueur éclatante d'un ſoleil brûlant eſt-il frappé de la douce lumiere répandue dans un bois ſolitaire ? Mais il étoit vain ; il s'irritoit de l'audace de ce qu'il appelloit une *petite fille ;* formant mille projets de la plus cruelle vengeance, il vouloit la ſéduire, l'enlever, la

perdre à jamais. Lindor ne pouvoit modérer sa joie; mais voulant donner le change au Marquis, il affecta de rire beaucoup des traits caustiques qui se succédoient rapidement dans sa bouche. Celui-ci satisfait d'avoir été plaisant, se consola, & finit par rire lui-même de sa mauvaise fortune.

Le plaisir de Lindor, né si rapidement, s'évanouit de même. En y réfléchissant, il lui parut très-clair qu'Hortense n'aimoit pas le Marquis; mais il vit à peu près tout aussi clairement qu'elle le dédaignoit lui-même. Il chercha souvent à la voir, & toujours il s'apperçut qu'elle évitoit avec soin

de ſe trouver ſeule avec lui.

Après la viſite du Marquis, elle s'étoit dit : cela n'eſt pas malheureux, deux déclarations en ſi peu de tems ! car les yeux de Lindor m'en ont aſſez appris. Tout ceci ne reſſemble pas mal à un Roman.... Ah ! le Roman ſera court, avoit-elle ajouté après un moment de réflexion & avec aſſurance ; l'un eſt d'une impertinence, d'une fatuité ! l'autre.... Ils ſont peu dangereux ; elle le croyoit ; & dans toute la ſécurité que lui donnoit ſon inexpérience, elle ſe procuroit d'avance le plaiſir malin d'humilier le Marquis & de tourmenter Lindor : ſon erreur ne dura pas.

En

En defcendant dans fon cœur, elle y trouva une agitation jufqu'alors inconnue : la paix en avoit fui comme une vapeur légere emportée par les vents ; elle la chercha & partout à fa place vit avec effroi l'image de Lindor. Ses lectures l'intéreffoient davantage : ces mots d'*amant*, de *paffion*, de *délire amoureux* qu'elle n'avoit jamais remarqué, la frappoient : tout étoit changé pour elle. Se promenant fur la terraffe du Château, l'horifon magnifique qui fe déployoit à fes yeux l'étonnoit, comme fi elle ne l'avoit jamais vu. Ce verd des campagnes qui dans le lointain fe colore d'un bleu fi délicat, & fe

confond doucement avec l'azur des Cieux ; les ombres des arbres projettées sur la terre, & lui donnant un aspect plus varié ; le bruit d'une cascade affoibli par l'éloignement ; tout cela lui parut nouveau : il sembloit à ses sens étonnés que la main des Fées eût créé tout-à-coup ces objets inconnus. Pourquoi, disoit-elle dans son saisissement, ce vain bruit, autrefois si fatiguant à mon oreille, ébranle-t'il aujourd'hui mon cœur ? Pourquoi ce paysage que je vois froidement depuis tant d'années, jette-t'il maintenant du trouble dans mon ame ? Quelle liaison étonnante ont donc avec elle ces objets qui sont hors de

moi ? Elle s'élance vers eux : mon être s'est-il donc aggrandi ? Touche-t'il tous les corps qui l'environnent ? leur est-il soumis ?

Quelle magie que je ne conçois pas, ajoutoit-elle avec terreur ; un coup d'œil, deux mots ont changé pour moi l'aspect de la nature ! O Amour ! ô puissance inconnue ! si c'est toi qui agis sur moi, (& quel autre seroit si impérieux ?) qu'ils te peignent foiblement ! Est-ce que tu meus leur cœur avec moins de violence ? ou n'est-ce pas plutôt qu'il faut être toi-même pour faire sentir qui tu es ?

Pleine d'effroi pour cet amour naissant ; enchaînée par les paroles

de ſon pere, par ſa promeſſe; incertaine du choix qu'il avoit fait, & ne voyant rien qui annonçât ce choix en faveur de Lindor, Mademoiſelle de Meilzuns le fuyoit obſtinément. Celui-ci, après mille efforts inutiles, prêt cent fois à perdre tout eſpoir, crut enfin avoir trouvé un moment favorable, & ce moment étoit celui du tumulte qu'alloit occaſionner au Château la fête du Comte.

Ce jour, bien plus ſacré aux yeux de ſes payſans que tous les autres, étoit pour eux un jour de la joie la plus animée; ils accouroient en foule couronnés de fleurs, & conduits par des inſtrumens dont l'harmonie

grossiere mais gaie, portoit au loin les sons éclatans du plaisir. M. de Meilzuns étoit dans sa maison l'homme le plus simple, & en ce moment on l'auroit pris pour le plus fastueux; on voyoit de tous côtés dans les cours, dans les jardins, des tables dressées ; une symphonie brillante s'y faisoit entendre : Hortence avoit changé sa parure peu recherchée en des vêtemens somptueux; moins belle peut-être, elle étoit bien plus frappante; on s'empressoit tumultueusement autour d'elle; dans cette foule avide de la voir, il n'en étoit aucun qui ne la connût par quelque bienfait qu'il en avoit reçu. Son pere se réservant

tout ce qui pouvoit exiger de la sévérité, lui abandonnoit la distribution des graces.

Le Marquis & Lindor étoient invités à cette fête. Le Comte avoit aussi des femmes de la Ville voisine, plusieurs Académiciens d'une Société d'Agriculture qui y étoit établie, & du nombre desquels il étoit; & ceux de ses paysans que leur âge, leurs mœurs rendoient recommandables. Pendant le repas on s'entretint de la culture des terres, de leurs propriétés, des grains qui leur convenoient, des méthodes nouvelles, de quelques-uns de leurs inconvéniens, des moyens de les éviter,

des saisons, des vents. Les Académiciens parlerent beaucoup; quelques-uns même, & cela n'étonna pas peu le Marquis, parlerent très-purement. Les paysans firent sans art, sans faste, plusieurs objections, & il fut encore étonné de voir qu'ils avoient toujours raison. Cette observation maligne ne lui déplut point, & d'après elle, il ne manqua pas de tirer des conséquences défavorables à ces établissemens nouveaux.

J'ai toujours été très-persuadé, disoit-il avec son ton décidé, & je le serai sans doute long-tems, que dans les choses d'une nécessité absolue, la nature nous donne d'abord

tout ce qu'il nous faut. Ainſi les premiers hommes avoient-ils dans leurs ſens toute la perfection dont ils ſont ſuſceptibles, & nous n'avons rien gagné de ce côté: ainſi dès l'inſtant qu'ils ont connu l'agriculture, ils l'ont, je n'en doute pas, exercée auſſi parfaitement qu'aujourd'hui. Comment ce qui eſt ſi ſimple pourroit-il n'avoir pas été ſaiſi tout-à-coup? Graces aux Académies, cet art qu'on nous dit le premier des arts, eſt devenu comme tous les autres un champ de diſputes. Chacun vante ſa charrue, ſon ſemoir. Que de gens du haut de leur grenier citent des faits, diſent qu'ils ont pour eux

l'expérience; mais ce qu'ils ne disent point du tout, c'est qu'ils n'ont jamais possédé un pouce de terre. Des mercénaires, sans la connoître, écrivent sur l'agriculture parce que d'autres mercenaires tracent la marche de leur plume vers cet objet à la mode. On crie, on s'insulte à l'unisson, & le résultat de toutes ces belles disputes, même chez les plus raisonnables, est constamment de doubler la dépense pour augmenter le produit d'un quart.

Cette brusque déclamation à laquelle on ne s'attendoit point du tout, causa d'abord quelque surprise : M. de Meilzuns se hâta de

détruire l'impression qu'elle pourvoit avoir faite. Sans examiner, dit-il, si on n'a fait aucune découverte dans les sciences d'utilité premiere, comme la Médecine & cent autres, si on n'en a pas fait dans l'Agriculture ,, ce qui sans doute est bien loin d'être prouvé; je n'en suis pas moins persuadé des avantages des Académies; elles en ont certainement plusieurs, mais je m'arrête à un seul, il est frappant; c'est qu'elles fixent l'attention du Gouvernement sur les campagnes; c'est que les Grands s'en occupent; & ce qui sur-tout est bien plus précieux, c'est que le Cultivateur voyant que des hom-

mes dont les talens ſont connus font de ces travaux l'objet de leurs méditations, eſtime ſa profeſſion, & ne ſe laiſſe point accabler par ce découragement qui le jette dans l'inaction du déſeſpoir.

Pendant qu'il parloit, le Marquis s'occupoit à répondre aux *agaceries* d'une des femmes qui étoient placées auprès de lui. La Baronne de B.... jeune veuve très-riche, étoit une de ces perſonnes pour qui il eſt malheureux d'avoir vu la Capitale; ſans cela, n'ayant rien à dire, elles ſe tairoient peut-être, & comme tant d'autres, ne ſeroient ſottes qu'*incognito*. Ces femmes ſi inſtruites décident de tout: *cela*

ſe fait à Paris eſt toujours dans leur bouche un mot ſans réplique. *Elles ont paru à la Cour*, en ont vu toutes les fêtes, y ont été placées le plus avantageuſement, connoiſſent les Seigneurs, décrivent leurs figures, leurs habillemens; ils ont eu des attentions pour elles, on s'en eſt occupé. Cela ſe dit en lorgnant un mari qui s'anéantit devant tant de mérite, & n'oſeroit rien refuſer à une femme dont on a fait un cas ſi prodigieux.

La Baronne avec tous ces ridicules, fut ravie de rencontrer dans le Marquis un perſonnage avec qui elle pût s'entretenir de ſa Ville favorite : elle lui trouva tous les

airs d'un homme de cour, prit pour lui le goût le plus vif, l'avoua d'abord, & lui parla longuement de bals, d'opéra, d'Actrices. S..... que toutes ces minuties avoient souvent très-ennuyé, & qui les méprisoit, vit bientôt par l'importance qu'elle y attachoit, combien son ton étoit déteſtable: cependant se rappellant les torts qu'Hortence avoit avec lui, voulant la piquer, ou du moins s'amuser, il raconta à Madame de B....., une partie de l'entretien qu'ils avoient eu ensemble, & lui exagera sur-tout son mépris pour la Capitale, La Baronne en fut scandalisée, le fit sentir à Hortence,

& ils conclurent tout doucement, en haussant les épaules, que c'étoit *une assez bonne fille*, mais que son pere l'avoit gâtée ; qu'il lui manquoit de *certaines choses*, *un certain air*.... en un mot, que cela n'avoit rien vu.

Hortence enivrée de son amour, occupée à le combattre, s'apperçut à peine de ces vaines tracasseries : dédaignant d'y répondre, elle quitta la table, & sortit dans les jardins. Y trouvant la joie la plus bruyante, cette joie la fatiguoit. Suis-je donc condamnée, dit-elle avec amertume, à m'attrister de ces plaisirs si vrais ? Autrefois je m'y livrois avec transf-

port ! En faiſant ces réflexions, elle avançoit inſenſiblement vers un boſquet de tilleuls que quelques roſes tapiſſoient. Leur parfum augmentant le trouble de ſes ſens, porta l'yvreſſe juſqu'à ſon ame. Ceux qui ſe ſont trouvés dans la ſituation où étoit alors Mademoiſelle de Meilzuns, ſçavent aſſez qu'une odeur agréable, un concert voluptueux, un payſage rappellent l'image de l'objet aimé. La nature a voulu que tout conſpirât à ranimer chez les amans ce feu néceſſaire. Ne ſemble-t'elle pas par ces précautions avoir prévu qu'il s'éleveroit un jour des froids inſenſés qui chercheroient à l'éteindre ?

L'émotion de ſon cœur peignoit ſes joues du plus brillant coloris ; à demi couchée ſur un banc de gazon, ſes yeux pleins du feu qui la dévoroit, erroient ſur tous les objets, & n'en diſtinguoient aucun. Que le ſentiment qui m'agite eſt cruel, diſoit-elle en eſſuyant des pleurs qui couloient malgré ſes efforts ! Qu'il ſeroit doux ſi je pouvois m'y livrer ! ... Je verrois maintenant Lindor à mes pieds ; j'entendrois ſes ſoupirs, ſes ſermens ! .... Ah ! ils ſeroient ſinceres : ce n'eſt point avec ſes yeux qu'on eſt trompeur. Infortunée, je cherche la ſolitude, & elle embrâſe mon ame ; je ſuis moins agitée

dans

dans la foule. Alors avançant vers la porte du Cabinet ; Dieux ! s'écria-t'elle, soutenez-moi, c'est Lindor.

C'étoit lui en effet : s'appercevant de l'absence de Mademoiselle de Meilzuns, il étoit sorti après elle, l'avoit long-tems cherchée, & marchoit enfin vers le cabinet où elle s'étoit retirée. Que de choses il avoit à lui dire ! que de reproches à faire ! que d'amour à exprimer ! Plein de ces idées, il entre, la voit, & tout fut oublié. Tremblant, interdit, la voix expiroit sur ses lévres ; cependant il se remit un peu, & l'arrêta. Vous me fuyez, belle Hortence, lui dit-

il en prenant ſa main ? Me feriez-vous donc un crime de l'amour le plus violent ? Pourquoi me haïr ? Ah Dieux ! répondit-elle vivement, je ne vous hais point ; n'allez pas vous le perſuader. Sans doute vous ne le devriez point, lui dit-il, mes ſentimens ſont purs comme ce feu qui brille dans vos yeux : mais vous mépriſez l'amour ; le Marquis, je le ſçais, vous en a donné une idée odieuſe. Que vous feriez injuſte de me confondre avec lui ! Croyez..... Je n'ai jamais, interrompit-elle, regardé l'amour du Marquis comme une affaire ſérieuſe ; peut-être, ajouta-t'elle, en s'efforçant de ſourire, le vôtre ne

l'eſt-il pas davantage : quel qu'il ſoit, tâchez de l'éteindre...... Il vous en coutera peu ſans doute, continua-t'elle en le fixant, & craignant de ne pas ſe tromper.... Je ne puis vous en dire davantage : mais apprenez qu'il ſeroit votre malheur.... Il feroit auſſi le mien, ajouta-t'elle d'une voix étouffée, & elle le quitta. Que je le plains, diſoit-elle en s'éloignant! Je viens de déchirer ſon cœur; je l'ai vu.... S'il ſouffre autant que moi, que ſa ſituation eſt cruelle!

Lindor avoit été accablé des dernieres paroles de Mademoiſelle de Meilzuns; il les retournoit de cent façons, & n'y voyoit que

ce qu'elles pouvoient préſenter de repouſſant. La jalouſie entra dans ſon cœur ; elle y porta tous ſes ſoupçons. Je ferois ſon malheur, répétoit-il..... Ah! je le crois! je troublerois ſes plaiſirs ; je gênerois l'heureux.... Mais quel eſt donc ce mortel ſi reſpecté, ſi ſacré dont on craint d'allarmer la tranquillité ?.... Ah! ſans doute je le connoîtrai. Si quelque choſe avoit pu adoucir ſa douleur, elle l'auroit été par l'amitié que lui témoignoit M. de Meilzuns. Il les voyoit, le Marquis & lui, d'un œil bien différent. Plein d'égards pour le premier, il falloit cependant qu'il ſe rappellât à chaque inſtant qu'il devoit les

avoir; s'il l'oublioit, la froideur ſuccédoit bien vîte. Avec Lindor, au contraire, il n'étoit réſervé que par réflexion; ſes mœurs douces, ſimples portoient vers lui ſon cœur. Il s'entretenoit ſouvent avec lui, & ſe plaiſoit à lui inſpirer l'amour de la vie champêtre.

Jeune homme, lui diſoit-il dans ces inſtans d'intimité, c'eſt dans nos champs qu'habite le bonheur, ou du moins cette paix de l'ame, qui ſeule peut tenir lieu aux foibles mortels de la chimere qu'ils nomment bonheur, & qu'ils n'attraperont jamais. Suis l'habitant des Villes dans ces priſons où il reſſerre ſon être; tu le trouveras

flétri par l'ennui, s'il eſt oiſif; & s'il ne l'eſt pas, accablé de travaux ſédentaires, mal-ſains; tremblant à toutes ces petites révolutions des Etats qui peuvent l'écraſer, puiſque tous ſes biens ſont dans la main des hommes. D'un autre côté, regardes le Cultivateur ayant ſes richeſſes dans le ſein de la terre, ne craignant que ces grands évenemens qu'amene à peine une longue ſuite de ſiecles, & qui ſouvent ne change rien à ſon ſort. Vois-le répandant ſon exiſtence ſur toute une contrée; ſain, tranquille, jouiſſant de la nature. C'eſt pour lui que le ſoleil déploye en naiſſant tant de gran-

deur; que l'aurore pleure, que le printems appelle l'amour. Une réflexion frappante, c'eſt que tous les hommes célebres ont aimé ces occupations paiſibles.

M. de Meilzuns parloit avec vivacité ; ſes diſcours entroient dans l'ame de Lindor comme un feu qui pénetre une eau pure & la fait bouillonner. Sa confiance pour lui s'accroiſſoit à chaque inſtant : cent fois il voulut lui découvrir ſa paſſion. Si c'étoient ſes ordres qu'Hortence avoit à combattre, il pouvoit les révoquer ; mais ſi elle aime ailleurs, diſoit-il en s'arrêtant, quel droit ai-je de troubler ſon amour? Ainſi le délicat Lindor ſacrifioit

le penchant de son cœur, peut-être même des espérances certaines, à la tranquillité de sa maîtresse. M. de Meilzuns voyoit avec joie l'impression que ses discours faisoient sur lui; mais cette joie étoit mêlée d'amertume; pendant que la sympathie les rapprochoit l'un & l'autre, une main puissante sembloit les éloigner. Cela est cruel, disoit-il..... J'ai agi contre mes principes, & j'en suis puni.... C'est bien la plus belle ame!..... Cependant je ne puis avec décence.... Ah! la décence deviendra ce qu'elle pourra, ajoutoit-il avec vivacité; les mœurs, la vertu vont avant tout. Je me dois d'abord au bonheur

bonheur de ma fille, & si elle l'aime, en vérité je ne réponds de rien ; je veux le sçavoir.

Hortence, lui dit-il, tu me parois triste depuis quelques jours ; voudrois-tu m'en apprendre la cause ? Tu sçais que je partage tes peines. Je n'en ai point, mon pere, votre bonté sçait trop bien les éloigner de moi, répondit-elle en lui baisant la main ; mais vous n'ignorez pas que je n'ai jamais été fort gaie. — Ce n'est pas ton peu de gaîté, c'est ta tristesse qui m'afflige. J'imaginois qu'une compagnie aussi nombreuse auroit pu t'amuser. Parmi cette foule, il y a des jeunes gens du meilleur ton ;

le Marquis de S.... par exemple, est un homme séduisant, *à bons mots*. Il le croit, dit froidement Hortence. Pour Lindor, continua le Comte, je l'aimerois assez; mais...... — Ah! mon pere, Lindor a pour vous le plus grand respect. — Eh oui, du respect! à vingt ans on respecte toujours beaucoup un homme qui a une fille de ton âge. Mais ne trouves-tu pas qu'il est taciturne? — Vous m'avez dit si souvent que vous méprisiez le babil. — Il me paroît indolent, facile.... — Cette facilité, m'avez-vous répété encore quelques-fois, accompagne toujours la candeur; c'est la marque d'une ame sans dé-

fiance. — Cela est assez vrai, mais son excès la rend vicieuse, & cet excès, Lindor n'a pas sçu l'éviter; il s'est laissé subjuguer par le Marquis; il a pour lui une espece de vénération. — Lui feriez-vous un crime d'être sensible à l'amitié? Ceci est nouveau, dit M. de Meil-zuns en souriant; ta façon de penser est aujourd'hui bien opposée à la mienne! Nous étions plus d'accord il y a quelques mois. Tu mets à le défendre une chaleur.... — De la chaleur! interrompit-elle le plus froidement qu'elle pût; non assurément, je juge simplement selon vos principes. — Si ce sont-là mes principes, à la bonne heure, mais

je ne t'ai jamais vue si fidele à les suivre, & j'en serois presque tenté de soupçonner.... Ah! mon pere, s'écria-t'elle vivement, ne soupçonnez rien; vous me faites frémir. — N'importe; je t'avouerai tout naïvement, sans aucun détour, que je crois que tu l'aimes. A ce mot Hortence rougit, le regarda avec inquiétude, & chercha à lire sur son visage. Elle vit de la bonté dans ses yeux; le ton de sa voix étoit plein de douceur; elle s'enhardit, & répondit d'une voix basse en s'efforçant de sourire, eh si votre soupçon étoit vrai?..... Ah! méchante, interrompit-il, tu veux me deviner; tu crains de t'en-

gager; qu'est devenue ton amitié? Je te punirai de cette défiance. J'avois à te dire des choses intéressantes..... oui, très-intéressantes; mais je serai réservé à mon tour. Ah! mon pere, s'écria-t'elle, pardonnez ma timidité; j'ai craint..... mais je vous avouerai tout. Mais le Comte étoit déja bien loin.

Que d'adresse, disoit-il avec réflexion, à son âge! O nature! tu cours toujours à ton but, quoique tout te contrarie: j'allois moi-même, bien innocemment sans doute, avoir ce malheur-là. Je me le serois reproché toute ma vie. Plein de ces idées, il s'occupoit de mille

projets relatifs au bonheur de sa fille, à celui de Lindor; & celui-ci par son imprudence alloit peut-être les rendre tous inutiles.

Quand on estime trop les femmes, ce ridicule est rare, on n'oseroit paroître jaloux; si on les connoît mieux, on ne daigne pas l'être. Cette sécurité sur leur compte est donc, comme on voit, une affaire d'opinion; mais le véritable amour, qui ne dépend pas de l'opinion, ne va jamais sans inquiétude. Lindor en avoit beaucoup; il examinoit avec soin ceux qui venoient au Château, & n'y voyant le plus souvent que des gens âgés amis de M. de Meilzuns, qui au-

près d'Hortence n'avoient point du tout les empreſſemens de l'amour, il ne pouvoit parvenir à fixer ſes ſoupçons, lorſqu'une bagatelle porta dans ſon ame une lueur effrayante qui faillit à l'égarer.

Un ſoir d'hyver, jouant au trictrac avec M. de Meilzuns, Hortence étant aſſiſe près du Marquis, qui étoit adoſſé à la cheminée; il apperçut entr'eux quelques-uns de ces ſourires qui très-ſouvent ne ſignifient rien, & quelquefois auſſi diſent beaucoup. Le Marquis ſçavoit bien quelque choſe de ſon amour; mais cette paſſion ayant toujours été pour lui une de ces

bagatelles de convenance qu'on arrange, qu'on néglige par désœuvrement, par fantaisie, souvent sans rien de tout cela; comment imaginer que Lindor en fît une affaire si sérieuse? Il vit donc ses allarmes, se plût à les augmenter, *minauda* avec Hortence, l'agaça, & se donna tous les airs d'un homme qui étoit au mieux avec elle. Hortence, sous les yeux de son père, se prêtoit à ce manége sans défiance comme sans prétention. Lindor attentif à tous leurs mouvemens, distrait, impatient, pouvoit à peine contenir son trouble; les écoles se multiplioient, il perdit plusieurs parties, n'en gagna pas une seule:

& quitta le jeu avec humeur.

Vous avez eu aujourd'hui du malheur, lui dit naïvement Mademoiselle de Meilzuns. Cela est vrai, répondit-il séchement & d'une voix basse; mais il en est pour moi un bien plus grand!... c'est celui de vous avoir connu. En disant cela, il la quitte brusquement, monte en voiture, & part. Hortence fut étourdie de la dureté de ces paroles; son pere avoua qu'il ne comprenoit rien à cette impertinence. Le Marquis en plaisanta long-tems, & partit aussi. Comme ils me trompoient! s'écria le désespéré Lindor quand il fut seul. C'étoit bien vainement que je cherchois au loin

ce rival heureux! .... Elle répandoit quelques larmes lorſque je la vis dans les jardins..... Ah! je le vois, le Marquis eſt haut & mépriſant.... ainſi donc tout ſert à m'éclairer: les traîtres! Il ſe promenoit à grands pas dans ſon appartement; l'amour, l'amitié outragés le rendoient furieux: mille projets de vengeance naiſſoient & ſe détruiſoient dans ſon cœur. Enfin après la nuit la plus agitée, il ſe détermine à voir le Marquis, & écrit auparavant à Mademoiſelle de Meilzuns.

» Ma confiance, comme mon
» amour, étoit extrême; vous pou-
» viez aiſément me faire illuſion;

» il étoit inutile d'employer des
» refus & tout cet art odieux des
» coquettes. A votre âge!... Mais
» que prétendiez-vous par ces ar-
» tifices? Ne fuyez-vous que pour
» accroître encore mon amour?
» Vous vouliez sans doute que le
» sacrifice que vous en feriez au
» Marquis fût plus éclatant. Vous
» m'avez trompé; peut-être vous
» serez-vous trompée aussi; peut-
» être dans un instant cet amant
» si fortuné.... Mais si le sort le
» favorise, je serai vengé par les
» remords que vous aurez sans
» doute d'avoir assassiné un hom-
» me qui vous adoroit. «

Après avoir écrit cette lettre, il

la lut plusieurs fois, fut satisfait de son ton insultant, l'envoya à Hortence, & alla trouver le Marquis. Il fut en entrant dans son appartement un peu étonné de le voir paré des mêmes vêtemens qu'il avoit la veille, (car il étoit très-matin) étendu dans un fauteuil où il paroissoit avoir passé la nuit, le coude appuyé sur une table éclairée par deux bougies, le visage pâle, les yeux attachés à la terre. Quel changement ! disoit Lindor en allant à lui brusquement ; cet être si fortuné auroit-il donc des chagrins ? Quel mortel hardi auroit osé troubler sa tranquillité ? .... Le Marquis, au bruit

qu'il faisoit en marchant, souleve un peu sa tête. Approche, lui dit-il d'une voix étouffée, & jettant sur lui le regard du désespoir, prends, lis cette lettre infernale, & vois si jamais les furies.... Lindor la reçut avec indifférence. On mandoit au Marquis que son pere étoit mort, ses dettes immenses, & qu'il lui resteroit à peine quelques foibles débris d'une fortune presque éteinte.

Lindor, tant une passion jalouse avoit altéré la bonté de son cœur, fut étonné, mais ne fut point attendri; il rendit froidement la lettre, le regarda d'un œil sec, & se plaisoit à jouir de son humilia-

tion. Ce n'étoit plus, en effet, cet homme qui daignoit à peine sourire à l'amitié. Son orgueil étoit tombé comme une feuille légere que l'hyver flétrit, & du haut d'un chêne superbe précipite dans la fange. Il voyoit le mépris attaché à ses pas, son ris insultant, sa pitié plus insultante encore. Il voyoit un vuide profond, immense s'ouvrant devant lui, & l'indigence l'y précipitant malgré ses efforts. A cet aspect il recule d'horreur, & se jette avec effroi dans les bras de son ami. Lindor ne put tenir à cette marque de confiance; la dureté qu'il venoit de montrer lui étoit étrangere; il sentit son cœur s'a-

mollir; des pleurs innonderent son visage; le Marquis en fut couvert. Pour le consoler, il se garda bien d'employer ces lieux communs si chers aux gens d'un certain état, qui voulant s'éloigner d'un infortuné, ont toujours grand soin de mettre le ciel entr'eux & lui; mais il lui donna de la confiance dans ses propres forces, dans les ressources qu'il avoit encore; & surtout il lui montra qu'il partageoit son infortune. Ils se déciderent à partir pour Paris.

M. de Meilzans apprit par Lindor, avec le plus grand saisissement, la mort du pere du Marquis. Leur amitié née dès le berceau

avoit crû avec eux; jamais rien ne l'avoit altérée. Pénétré de ses malheurs, il fit à Lindor les offres les plus généreuses, & s'attrista sérieusement de ses refus. Lindor ne put quitter cet homme si sensible, si vrai, sans répandre des pleurs. Que sa fille lui ressemble peu ! disoit-il; je ne devrois la revoir jamais. Cependant par égard pour son pere, il s'y détermina.

Elle venoit de recevoir sa lettre. Sa douleur, son étonnement ne peuvent s'exprimer. Qu'il croye que je ne l'aime pas, cela est tout simple; mais qu'il croye que je le trompe, que j'en aime un autre, voilà qui est affreux! Mais peut-être dans

dans cet inſtant ſa fureur aveugle..... Cette idée la faiſoit friſſonner; elle étoit dans l'attente d'un événement terrible, lorſqu'elle le voit entrer. La tranquillité de ſon viſage la raſſura; elle eſpéra des excuſes, ou du moins une explication: mais Lindor ſenſible, fier, & plein de ſon préjugé, en étoit bien éloigné. *Je pars*, lui dit-il, en l'abordant froidement; ce n'eſt pas une mauvaiſe nouvelle pour vous; j'ai cru vous faire ma cour en vous l'annonçant..... Le Marquis part auſſi, ajouta-t'il, en la fixant avec un ſourire affecté. Eh, Monſieur, lui répondit Hortence, indignée de ſon ton rail-

leur, partez & emportez auſſi vos ſoupçons ſi inſultans, ſi faux! J'en ſerai bien plus tranquille. Si faux!... Vous verrai que c'eſt moi qui aurai tort, dit Lindor quand il fut ſeul : je reconnois bien là les femmes.

Arrivés à Paris, le Marquis trouva le bruit de ſa ruine répandu chez tous ſes amis : la plupart l'éviterent ; d'autres eurent la grandeur d'ame de le voir une fois ; mais ceux-là même avoient auſſi leur fortune en déſordre ; ils écouterent avec diſtraction le récit de ſes malheurs ; l'interrompirent cent fois pour parler des leurs, s'occuperent beaucoup d'eux-mêmes,

point du tout de lui, & le quitterent froidement & pour toujours: quelques-uns parurent le plaindre, & cette pitié l'accabla. Son pere lié avec des *Gens de Finance*, avoit entre leurs mains ses papiers les plus précieux : le Marquis livré à leur bonne foi, s'attendit dès-lors à être ruiné, & il le fut de la maniere la plus complette. On se plaignit beaucoup de la négligence de Monsieur son pere, des travaux immenses qu'avoit occasionné cette négligence; mais enfin, ajoutoit-on, on est parvenu à débrouiller ce cahos, & vous aurez le plaisir d'y voir clair. En effet, il vit très-clairement qu'on le vo-

loit avec la meilleure méthode possible.

Environné de toutes parts d'intrigants, de fripons, il se rappelloit avec émotion la candeur de M. de Meilzuns. Cette vertu qu'il nommoit de l'ancien temps, & dont il s'étoit si souvent mocqué, lui paroissoit alors bien précieuse. Ses désirs se resserrant par l'infortune, il ne souhaitoit plus que de pouvoir conserver la terre qu'il avoit dans le voisinage de cet homme paisible; mais cette terre étoit engloutie dans son naufrage; il le vit, & cette vue le jetta dans le désespoir : une fievre brûlante s'alluma dans ses veines, ses délires

étoient continuels. Lindor s'apperçut avec terreur de sa situation ; alors n'hésitant point, il paya ses dettes les plus pressantes, s'engagea pour celles qui l'étoient moins, & parvint enfin à lui faire voir qu'il lui restoit encore une fortune très-honnête. Le Marquis fut étonné ; il le connoissoit assez pour avoir des soupçons ; cependant ses inquiétudes s'affoiblirent, ou du moins il eut l'art de les cacher.

Par cette démarche Lindor s'étoit dépouillé de presque toute sa fortune : tenant peu à ses richesses, il ne les regrettoit point du tout ; il avoit dans le caractère cette heureuse indifférence qui sans qu'on y

songe néglige le faste. Mais il se voyoit par son indigence privé de l'espoir d'obtenir Mademoiselle de Meilzans, & cet espoir, la vie de son ame, s'étoit accru depuis son voyage. Le Marquis, dans une explication mutuelle, lui avoit fait sentir aisément combien sa jalousie étoit ridicule. Le voile qu'elle déployoit devant ses yeux étant tombé, les paroles d'Hortence, sa conduite avec lui, les adieux pleins de tendresse de son pere se montroient sous un aspect consolant, lorsque cette barriere repoussante s'élevoit entre son amante & lui.

Le Marquis voyant ses affaires terminées, hâtoit impatiemment

son départ ; Lindor le souhaitoit avec bien plus d'ardeur encore : dès l'instant où il avoit connu combien ses soupçons étoient injustes, il n'avoit cessé de se reprocher ses torts envers Hortence. Il faut avoir aimé, il faut sçavoir quelle vénération a un amant pour cette idole à qui il a dressé un autel dans son cœur, qu'il défend contre tout ce qui pourroit l'outrager, pour comprendre le désespoir de Lindor. Il voyoit cet objet de son culte renversé par des mains impies, & ces mains étoient les siennes ! C'étoit dans ce tourment d'idées désespérantes qu'accompagné du Marquis, il s'avan-

çoit à grands pas vers la terre de M. de Meilzuns.

Cette contrée étoit cependant entourée de la destruction. Une maladie contagieuse ravageoit les pays voisins ; la mort la plus affreuse suivoit des symptômes plus affreux peut-être. Des songes hydeux, des douleurs atroces, le désespoir en étoient les avant-coureurs : sa vîtesse étoit celle d'un ouragan ; elle avançoit vers les terres du Comte & les touchoit déjà. A cette nouvelle, sa tendresse pour ses paysans fut allarmée ; persuadé que ces mots d'*air empesté*, de *vents contagieux* étoient des mots absurdes ; sçachant très-bien qu'on

qu'on avoit ſouvent arrêté des fleaux ſemblables, & qu'on n'avoit jamais arrêté ni l'air, ni les vents ; il forma des barrieres autour de ſes poſſeſſions & ſuſpendit ſa courſe : cependant, dans ces premiers momens de terreur, ſes ordres ayant été mal exécutés, quelques-uns des ſiens furent attaqués.

M. de Meilzuns avoit des principes de Médecine; mépriſant ces ſiſtêmes modernes ſi peu prouvés, mais ſi tranchants, qui expliquent tout & ne guériſſent rien, il ſuivoit la doctrine des premiers Sages; cette doctrine ſimple quoique le réſultat des méditations profondes de pluſieurs ſiecles de gé-

nie, qui apprend moins à agir qu'à empêcher qu'on n'agiſſe mal-à-propos. Convaincu d'ailleurs que la Médecine eſt le premier, mais auſſi le plus difficile des Arts (*), il crai-

---

(*) « Il eſt peu de Sciences contre leſ- » quelles on ait élevé tant de ſophiſmes. » Je rapporterai celui qui eſt le plus fami- » lier, & qu'on croit très-déciſif. Des rai- » ſonneurs ont dit : *la Médecine eſt peu* » *utile* ; & voilà comment ils l'ont prouvé. » Ils commencent d'abord par peindre » l'homme ſortant des mains de la nature » ſain, robuſte (ce qui eſt rarement vrai) » déployant par un exercice continuel toute » l'énergie de ſes organes ; uſant d'alimens » ſimples & toujours ſalutaires ; n'ayant au- » cunes paſſions, ou n'ayant que des paſ- » ſions paiſibles. Ils nous citent les Hotten-

gnoit ſon inexpérience, & s'abandonnoit à la nature. Ainſi, par

---

» tots, les Lapons, les Groënlandois; leur
» vie eſt exempte de cette foule de maux
» qui nous aſſiegent, s'écrient-ils avec
» complaiſance; cependant ils n'ont pas
» de Médecins, & il paroît qu'ils font très-
» bien de n'en point avoir.

» Eh ſans doute ils font très-bien! Mais
» ce ſont précisément ces mêmes raiſons
» qui les leur rendant inutiles, nous con-
» traignent à nous en ſervir. On ne veut
» pas voir que l'homme civiliſé entaſſé
» dans les Villes; enchaîné à des travaux
» triſtes, mal ſains, mais forcés; fletri par
» l'ennui; tenté par tout l'appareil de la
» débauche, y ſuccombant ſouvent, s'é-
» loignant toujours & malgré lui de la na-
» ture, a beſoin d'un art aſſez puiſſant pour

quelques remedes simples, mais sur-tout par ses soins, ses attentions consolantes, il parvint à en guérir plusieurs.

Hortence, à l'exemple de son

» l'en rapprocher; & dans les mains d'un » homme habile, la Médecine n'est exac- » tement que cet Art-là.

» Quelqu'un a dit que *si les hommes* » *étoient sobres*, *les Médecins leur seroient* » *inutiles*. Cette phrase si souvent répétée » sera vraie quand on aura prouvé que les » maux qui naissent avec nous, ceux que » font éclore la contagion, les affections de » l'ame, le choc des corps étrangers, l'ac- » tion toujours variée des élémens sont » produits par l'intempérance; ce qui, je » crois, n'est pas fort facile à prouver. «

père, prodiguoit ſes ſecours à ces infortunés; elle les viſitoit elle-même, ne s'en rapportoit point à des mercenaires; l'emploi de faire le bien lui paroiſſoit trop beau pour le confier à d'autres. C'étoit un Ange conſolateur deſcendu dans le ſein du déſeſpoir. Peut-être n'eſt-il pas indifférent dans ces inſtans de langueur d'avoir ſans ceſſe une belle femme devant les yeux. Il eſt très-vraiſemblable que la fraî-cheur de la jeuneſſe, de la ſanté, agiſſent d'une façon phyſique ſur nos corps; du moins eſt-il certain qu'elle fait impreſſion ſur l'ame; & on ſçait aſſez que dans tous nos maux l'ame joue le plus grand rôle.

Plusieurs, à la voix de Mademoiselle de Meilzuns, furent rappellés à la vie.

Ces travaux dangereux joints au chagrin qui la dévoroit lentement mais sans cesse, altererent sa santé. Attaquée de ce fléau dont elle avoit sçu préserver les autres, elle s'approcha en peu de jours des portes de la mort. Son pere étoit au désespoir ; Hortence, contre la vieillesse qu'il voyoit s'approcher rapidement, étoit sa seule ressource, & il alloit la perdre. Soupçonnant la principale cause de ses maux, il en souhaitoit, mais il en craignoit aussi la confidence. Enfin dans un de ces instans où on se

met au-dessus d'une vaine opinion parce qu'on se croit sans espérance, elle s'enhardit & lui parla ainsi.

Mon pere, vous avez vû par les efforts que j'ai faits & qui vous ont été connus malgré moi, avec quelle ardeur j'ai cherché à suivre vos ordres : ce n'est donc pas pour les discuter que j'ose ici vous en demander les motifs ; mais pardonnez ma foiblesse, j'avoue que sur ce lit de mort il seroit consolant d'apprendre pour qui j'ai combattu si long-temps ce penchant que vous avez soupçonné, & qui n'est que trop vrai. Ma fille, lui répondit-il, ce que j'ai à te dire

s'accorde mal avec tes ſentimens ; cependant je te le dévoilerai ſans détour : je t'eſtime trop, ajouta-t'il en prenant ſa main qu'il couvroit de ſes larmes, pour chercher à te tromper ; je t'ai promiſe au Marquis de S.... Quoi, mon pere, dit-elle d'un ton effrayé, c'eſt lui? — Lui-même ; & ce qui me déſeſpere, c'eſt que les liens qui m'y attachent ſe ſont reſſerrés depuis quelques mois.

Tu ſçais, continua-t'il, qu'à la mort de mon pere je me vis cent fois au moment d'être dépouillé de la foible fortune qu'il m'avoit laiſſée ; tu ſçais auſſi qu'un de mes amis m'arracha à l'indigence : mais

ce que tu ne ſçais pas, c'eſt que cet ami ſi grand, ſi généreux, à qui nous devons les douceurs de la vie & peut-être la vertu, eſt le pere du Marquis. Il y a quelques tems que craignant pour ſon fils le ſéjour de la Capitale, il l'envoya dans cette contrée, & me preſſa beaucoup de l'unir à toi. J'y conſentis quoiqu'avec répugnance : je t'en parlai, mais vaguement, craignant qu'en te le faiſant connoître, ton obéiſſance ne l'emportât ſur ton inclination; je voulois que l'amour fît tout : les événemens ont contrarié mes déſirs. Voyant que ton penchant t'éloignoit de lui, je cherchois à rom-

pre mes engagemens avec son pere; je lui avois même déja écrit, lorsque j'ai appris sa mort. Dans les temps où sa fortune étoit brillante, j'ai cru pouvoir me refuser à ses desirs; mais aujourd'hui que ta main peut être une ressource pour lui, dois-je l'en priver? Faut-il choisir ces momens de son infortune pour abandonner le fils d'un homme à qui je dois tout? Je te connois; tu ne le souffrirois pas. Voilà mes motifs, juges-les toi-même. Je te l'ai déja dit, tu seras toujours la maîtresse de ton sort; tu es aujourd'hui arbitre du mien; décides-le: si tu meurs, je n'ai qu'un instant à vivre.

Hortence à ces mots sentit élever son ame : la confiance qu'avoit son pere en ses forces lui en donna. Vos bontés me pénetrent, lui dit-elle avec attendrissement; j'ai souhaité la mort, & je me le reproche; la plus longue vie suffiroit à peine pour payer vos bienfaits : je dois sans doute acquitter les dettes que vous impose votre reconnoissance; si le Ciel me rend la vie, je le ferai. Ces sentimens la soutenoient : Honteuse de sa foiblesse, près de son pere son courage renaissoit; mais livrée à elle-même pendant le calme de la nuit, des songes voluptueux mais terribles la poursuivoient. Elle

voyoit Lindor couronné de myrtes, l'œil ardent, le teint animé, lui souriant, lui tendant les bras; un seul mot alloit l'y précipiter, il échappoit déja, lorsqu'une main févere l'arrachoit à son amant, & le lui montroit languissant & la pâleur du désespoir sur le visage. Ce prestige qui nous montre l'objet de notre amour dans les larmes, est sans doute ce que cette passion a de plus puissant. Hortence s'éveillant, se trouvoit baignée de larmes, & retomboit dans sa premiere langueur.

Elle étoit dans cette alternative de force & de foiblesse, lorsqu'on annonça le Marquis & Lindor.



celui-ci fut épouvanté du changement qui s'étoit fait dans Hortence : qu'il étoit loin d'en deviner la cause ! Le Comte les reçut avec la plus grande joie. Sçachant le Marquis malheureux, il le respecta d'abord ; mais bientôt, malgré sa prévention, il ne put s'empêcher de l'aimer. Son caractère, en effet, n'étoit plus le même : sans le détruire tout-à-fait, l'infortune avoit affoibli ce ton si caustique, si tranchant. C'étoit un fruit âpre qu'un feu violent a adouci & rendu délicieux en très-peu de tems. Il fut plus prévenant avec Mademoiselle de Meilzuns. Son pere se plaisoit à faire remarquer ce chan-

gement à ſa fille ; elle en convenoit avec lui : ſe prêtant à ſes deſſeins , elle cherchoit à le voir ſous l'aſpect le plus avantageux ; dans ſes réflexions elle alloit même juſqu'à l'égaler à Lindor ; mais ſon cœur la déſavouoit bien vite.

M. de Meilzuns impatient de remplir ſes engagemens, parla au Marquis , lui dévoila les projets de ſon pere ; la promeſſe qu'il lui avoit faite, la réſolution où il étoit de la tenir ; tout cela étoit nouveau pour le Marquis, & l'étonna. La généroſité du Comte étoit ſur-tout ce qui le frappoit davantage. Lié dès ſon enfance avec des hommes intéreſſés quoique pro-

digues, il ne concevoit point cette grandeur d'ame qui ſans efforts ſacrifie l'intérêt à l'honneur. Vous ſçavez, lui dit-il après un long ſilence, le renverſement de ma fortune; mais vous ignorez ſans doute qu'il ne me reſte rien du tout; la terre même que j'habite, ajouta-t'il, car il étoit parvenu à éclaircir ſes ſoupçons ſur Lindor, n'eſt plus à moi. Vous me l'apprenez, répondit naïvement M. de Meilzuns; mais vous avez fait des pertes plus fortes, & celle-ci ne ſera pas un obſtacle aſſez puiſſant..... Vos bontés me penetrent, interrompit S.... Je l'avoue, vous me donnez de l'huma-

nité une idée plus consolante ; mes amis, leur lâche froideur me l'avoient fait haïr. Mes sentimens pour vous, pour Hortence pourront peut-être un jour m'élever jusqu'à vous.

Cependant Lindor, dès qu'il l'avoit pu, s'étoit hâté d'appaiser Mademoiselle de Meilzuns, qu'il croyoit très-irritée. Il l'avoit abordée en tremblant ; elle étoit plus tremblante encore : il se rappelloit qu'il l'avoit outragée ; elle songeoit qu'elle alloit l'affliger : n'osant lever les yeux l'un sur l'autre, ils craignoient tous les deux de rompre le silence. Enfin Lindor effrayé, interdit, lui avoit

dit

dit d'une voix mal assurée : pourrai-je jamais parvenir à vous faire oublier mes torts ? Si vous les avez senti aussi vivement que moi, rien ne pourra les effacer ; mais du moins ils me rappelleront sans cesse..... N'en parlons plus, lui avoit-elle répondu, c'est un moment de délire : quel est l'homme exempt d'erreur ? Ce n'étoient-là que de légeres allarmes ; aujourd'hui.... Mais comment pourrai-je ?.... Mon pere ne vous a-t'il rien dit ? — Rien du tout. — Voyez-le ; il m'a paru souhaiter de vous entretenir un instant. J'allois le mettre au désespoir, dit la tendre Hortence ; peut-être mon pere

ſçaura-t'il modérer ſa douleur. Du moins, je n'en ferai pas le témoin. Quelle bonté, s'écrioit de ſon côté Lindor, elle me pardonne! Ah, j'en étois indigne! ..... Mais elle étoit troublée. Que me veut ſon pere? Hier il me parut embarraſſé avec moi. Cependant ſon amitié ſemble s'être accrue. En diſant cela, il entre dans l'appartement de M. de Meilzuns.

Il ſe promenoit comme un homme enſeveli dans ſes réflexions, & ne vit pas d'abord Lindor. Après l'avoir fixé long-tems & avec embarras, il lui expoſa enfin ſes liaiſons avec le pere du Marquis, ſa parole donnée, ſes motifs. Lindor

fut accablé. Ce qui ajoute au malheur de ma ſituation, continua le Comte, c'eſt que la douleur de ma fille eſt égale à la vôtre; elle vous aime. Elle m'aime, interrompit Lindor avec tranſport! Mais je veux, pourſuivit M. de Meilzuns, que vous ſoyez votre propre juge.... Elle m'aime, répétoit Lindor, que ces mots avoient jetté dans le plus grand étonnement; elle m'aime, & je la perds!.... Vous avez raiſon, Monſieur, votre procédé eſt beau, mais ma ſituation eſt affreuſe. Et il vouloit le fuir. Mon ami, lui dit M. de Meilzuns en l'arrêtant, je ſuis peut-être auſſi à plaindre que vous;

ayez pitié de ma vieilleſſe, de ma fille : vous ſçachant au déſeſpoir, ſi vous nous quittez, Hortence va ſe créer mille idées terribles : elle eſt foible; ſa vie en ſera bientôt éteinte; & des aprêts d'un hymen, votre abſence va faire une pompe funebre. Venez par votre conſtance nous redonner de la fermeté. Ne nous haïſſez point, ajouta-t'il, en lui prenant la main; ce ſont des circonſtances malheureuſes qui nous entrainent l'un & l'autre. — Quoi, Monſieur, vous voulez que je ſois le témoin? — Oui, je le veux, & mon amitié l'exige de la vôtre.

Lindor yvre de douleur, n'en-

tendant, ne voyant rien, se laisse conduire. Ils entrent dans une salle voisine. Mademoiselle de Meilzuns pâle, tremblante, n'osoit lever les yeux, étoit assise dans un fauteuil. La Baronne de B.... que M. de Meilzuns avoit invitée, étoit auprès d'elle, félicitoit le Marquis sur son bonheur, mais sembloit un peu envier celui d'Hortence. Le Marquis paroissoit gai, quoiqu'un peu rêveur; Lindor le vit avec désespoir.

M. de Meilzuns, faisant effort sur lui-même, s'avance vers sa fille, prend sa main & la met en silence dans celle du Marquis. Ce présent est beau, dit celui-ci en y

portant les levres ; je ſuis trop heureux ſans doute : mais, ajouta-t'il en prenant la main de Lindor, voilà quelqu'un qui en eſt plus digne. Vous ſçavez qu'ils s'aiment, dit-il au Comte étonné ; mais ce que vous ne ſçavez pas, c'eſt qu'il a tout ſacrifié pour moi. Il feroit trop cruel de lui ravir dans un même jour ſa fortune & ſa maîtreſſe. Je lui rends l'une & l'autre.

Mademoiſelle de Meilzuns, à ces mots ſi peu prévus, incertaine, n'oſant croire ce qu'elle entendoit, ſe leve, court cacher ſon trouble dans les bras de ſon pere, & y tombe évanouïe. M. de Meilzuns, frappé de ce dénouement

inattendu, de la pâleur mortelle répandue ſur le viſage de ſa fille, craignant qu'elle n'expirât dans ſon ſein, verſoit des larmes. Hortence rappellée enfin à la vie, ouvre ſes yeux étonnés, & les promene avec inquiétude ſur Lindor qui étoit à ſes pieds & ſur ſon pere. Dans ſa ſurpriſe, elle ſembloit lui dire: ſeroit-il donc vrai? .... Ne me trompe-t'on pas? Ah! raſſurez-moi. Après que l'agitation de ces premiers momens fut un peu calmée, M. de Meilzuns dit à la Baronne, Madame, un homme capable d'un pareil procédé ſeroit aſſurément bien digne de vous rendre heureuſe: je ſçais vos ſen-

timens ; vous ne les avez point cachés. Le Marquis l'interrompit & l'assura qu'il seroit un très-mauvais présent à Madame de B.... Vous êtes née, dit-il à celle-ci, pour inspirer tous les empressemens de l'amour, & je craindrois que mon cœur dès-longtemps flétri, le ressentît trop foiblement. La Baronne qui avoit très-bonne opinion d'elle-même & qui le disoit, parut bien persuadée qu'elle pourroit redonner la vie à ce cœur qui n'en avoit plus, & accepta avec joie la proposition de M. de Meilzuns.

Ils vécurent ensemble, Hortence & Lindor heureux par l'amour ; les autres

autres par l'amitié, & le Comte par le ſpectacle de ce bonheur même. Le Marquis, qui l'avoit haïe ſans trop ſçavoir pourquoi, ſe reconcilia avec la vie champêtre. Les travaux continuels qu'elle exige donnerent à ſon corps une vigueur nouvelle; & dans ſa mâle vieilleſſe, il diſoit ſouvent : le plaiſir peut naître quelquefois dans le tumulte des Villes; mais le bonheur ne ſe trouve jamais que dans la paix de la campagne.

FIN.



